

«UNE VISITE A GIVERNY EN 1924»

Par PAULETTE HOWARD-JOHNSTON

Article paru dans «L'Oeil» n°171, Mars 1969

Un après-midi d'avril, en 1876, John S. Sargent, âgé de vingt ans, et son ami Paul Helleu, âgé de dix-sept ans, décidèrent d'aller à la seconde exposition du groupe impressionniste chez Durand-Ruel, 11, rue Le Peletier. Là, ils furent si enthousiasmés par les peintures exposées qu'ils y restèrent jusqu'à la tombée de la nuit et, reconnaissant Monet, Sargent l'aborda en disant:

«Est-ce vraiment vous, vous Claude Monet ?»

Invités par Sargent, ils allèrent tous les trois le même soir dîner au café du Helder. De ce moment naquit entre eux une amitié qui ne devait cesser qu'avec leur mort.

Le jour même du décès de Sargent (15 avril 1925), Monet écrivait de Giverny d'une main bien hésitante:

«Cher Helleu,

Nous perdons un vieil ami. C'est bien triste et de suite ma pensée va vers vous sachant ce que ce doit être pour vous.

De tout coeur, votre vieil ami, Claude Monet »

En 1924, E. Moreau-Nelaton, qui préparait un ouvrage sur Edouard Manet, essaya en vain d'être reçu à Giverny pour se documenter sur les relations Manet-Monet; mais ce dernier se déroband sans cesse, il s'adressa à mon père Paul Helleu, dans l'espoir d'obtenir une introduction. La réponse de Monet arriva aussitôt:

«29 octobre 1924

Mon cher Helleu,

Je serais très heureux de recevoir M. Moreau-Nelaton et plus heureux encore de vous revoir.

Prévenez-moi d'avance de votre venue l'après-midi car toute la matinée je travaille. Je vais bien quoique très vieux et j'ai enfin retrouvé une vue avec quelle joie aussi ai-je travaillé tout l'été avec joie et plus d'ardeur que jamais, etc...

Claude Monet»

Mon père se mit en route avec Moreau-Nelaton et moi. Je fus très frappée par la cordialité avec laquelle Monet nous reçut, il semblait tout heureux. Je le trouvai de taille moyenne, fort, le cou large, se tenant bien d'aplomb sur ses jambes, les cheveux coupés ras; par contre sa barbe était très longue et toute blanche. Il portait un costume de gros tissu de laine grisâtre, un pantalon resserré aux chevilles, une chemise blanche avec des manchettes plissées à petits plis fins qui dépassaient un peu des manches du veston, celui-ci, boutonné haut, faisait supposer qu'il ne portait pas de cravate. Il avait une voix claire, bien frappée, voix d'un homme dans la force de l'âge: aucunement celle d'un vieillard.

Il était extrêmement simple et naturel; sa manière directe de parler inspirait confiance, et si, à première vue, il donnait une impression de rusticité, cet effet disparaissait dès qu'il parlait: on réalisait alors combien son esprit était distingué.

Il était gai, ayant recouvré la vue grâce à l'opération accomplie par le docteur Coutela.

Dans une lettre du 8 janvier 1924 adressée à Paul Helleu, il écrivait entre autres :

« J'en ai vu de dures avec mes pauvres yeux depuis un an, mais à présent je travaille » et il disait:

« Comme je vois à nouveau je veux bien vivre cent ans ».

Dès 1919, ses yeux lui avaient donné des inquiétudes et en 1921 dans une lettre du 13 janvier au même correspondant, il exprimait sa crainte de perdre la vue: « Je suis devenu un vieillard, bien portant encore, mais ma pauvre vue s'en va et cela me désespère et m'attriste beaucoup.»

Ses verres de lunettes étaient teintés; celui de l'oeil droit (l'oeil opéré de la cataracte) était particulièrement épais, faisant loupe, et lui donnait un regard étrange et même inquiétant, car la pupille semblait énorme, vue au travers du verre grossissant.

J'écoutais la conversation de toutes mes oreilles et me souviens bien de Monet racontant qu'il avait fait la connaissance de Manet par Zacharie Astruc et que Manet, à cette époque, était agacé par la similitude de leurs noms. Il raconta également que le jour où, à Argenteuil, Manet peignit Madame Monet (avec son fils Jean) se reposant sur l'herbe, Renoir arriva, demanda une toile et des couleurs et peignit le même sujet.

Après quoi, Edouard Manet prit Monet à part, lui disant: «C'est bien mauvais ce qu'il peint, ce serait charitable de le décourager, il n'arrivera jamais à rien». Peu à peu, la conversation dévia vers la peinture du moment. Monet déclara: «Maintenant ils veulent faire de la littérature avec la peinture, c'est d'une ânerie inconcevable et ils veulent expliquer ce qui est inexplicable puisque c'est un élan spontané, irréflecti. Je peins ce que j'éprouve devant la nature, c'est tout, c'est aussi simple que cela. Je tente de fixer des sensations.»

Aux murs de l'atelier-salon étaient accrochées de ses peintures non encadrées côte à côte sur quatre rangs; elles dataient de différentes époques; il y avait des toiles magnifiques, admirables, ou l'on sentait l'aile du génie. C'était émouvant de voir cet homme, au soir de sa vie, parmi tous ces chefs-d'oeuvre qu'il avait créés.

Le mobilier était fort simple: grande table, nombreux fauteuils de rotin et sur le canapé, sur un coussin, un chat blanc, (sorte de terre cuite mate) dormant enroulé sur lui-même. Bien des années plus tard j'ai retrouvé ce même chat, toujours sur un coussin chez Michel Monet aux Blondeaux, à Sorel.

La fameuse salle à manger jaune aux estampes japonaises a trop souvent été décrite pour en parler à nouveau.

En 1916, Monet fit construire avec bien des difficultés un grand atelier, éclairé par le haut, dans son jardin (assez abandonné à cet endroit où des arbres poussaient librement), afin de pouvoir y peindre ses grands Nymphéas. Ces vastes toiles de 6 à 7 m. de long, mais toutes d'environ 2 m. de haut, étaient posées sur des sortes de chevalets à roulettes que l'on pouvait changer de place assez facilement (je le sais par expérience ayant aidé Monet à en déplacer).

Sur les tables: de grands vases remplis de pinceaux en usage, dont la majorité était du modèle «usé-bombé» selon l'expression technique. Il vanta et recommanda à mon père les couleurs beiges fabriquées par Blocks dont il se servait et dont Signac se servait également. (Auparavant il employait des couleurs de fabrication française, de la Maison Edouard). Il vantait particulièrement un cobalt violet et un vert composé que l'on retrouve dans les Nymphéas.

Ces grandes compositions, dites «Décorations des Nymphéas », Monet les peignait dans l'atelier, s'inspirant d'autres études, plus petites, exécutées, elles, d'après nature. Il alla chercher et déroula par terre le «Grand déjeuner sur l'herbe» en répétant plusieurs fois que l'homme étendu à droite était Bazille et que ce qu'il préférait, c'étaient les natures mortes sur la nappe, plat de pêches, bouteilles de vin, etc. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il expliqua avoir fait ce tableau dans l'atelier d'après des études et des notes.

C'est en montrant cette toile qu'il déclara: « Dans ma vie la peinture a été ma plus grande joie et mon tourment».

Il déclara également: «La campagne est d'une plus belle couleur l'hiver que l'été, surtout les arbres » et «les fleurs plus jolies à peindre par temps gris, car le soleil décompose les tons».

Jeune il aimait peindre très tôt le matin. Dans une lettre à Paul Helleu du 10 mai 1894, il dit:

«Je ne pense pas venir à Paris en ce moment je travaille beaucoup et c'est ce qui me fait renoncer à mon exposition des Cathédrales, toute interruption m'étant fatale, mais que cela ne vous empêche pas de venir, je ne travaille que le matin de quatre à neuf heures, le printemps c'est admirable mais hélas bien fugitif ».

Il me conseilla de peindre toujours d'après nature: «sur le motif» et de copier ce que je voyais.

Surmontant ma timidité et bravant les regards courroucés de mon père, que je craignais beaucoup, j'osai demander à Monet s'il croyait que les grands coloristes tels Vélasquez, Goya, Manet et lui-même avaient une vision particulièrement sensible qui leur permettait de mieux percevoir les coloris? Il me répondit en souriant qu'il n'en savait rien mais qu'il était certain qu'on naissait coloriste comme on naissait intelligent ou ... rôtisseur! et qu'Odilon Redon avait dit «la peinture est un don de sensualité naturel, on ne l'acquiert pas ».

Il raconta avoir pleuré d'émotion au Prado (1904) en regardant l'incomparable tableau des «Meninas» de Velasquez.

Il exprima aussi sa reconnaissance à mon père (qui était très généreux) pour le cadeau qu'il lui avait fait, longtemps auparavant, d'un beau Cézanne, une peinture représentant un pot de géraniums rouges, aux feuilles d'un vert vif, une nappe, des pommes et des oranges . A ce sujet j'ai retrouvé une lettre du 21 mars 1894:

« Mon cher Helleu, Je suis venu chez Petit, comme vous veniez de partir. J'étais désolé de ne pas vous voir pour vous remercier pour le Cézanne. Merci et à bientôt, etc. . . . Claude Monet»

En parlant de Cézanne qu'il admirait beaucoup, Monet raconta qu'un jour à Giverny où se trouvaient réunis aussi Clémenceau, Geoffrey, Mirbeau et Rodin, ce dernier ayant fait des compliments à Cézanne sur sa peinture, celui-ci à l'ébahissement général, alla se mettre à genoux devant Rodin en lui disant combien il était sensible aux compliments d'un homme décoré de la Légion d'Honneur! On ne sut jamais si Cézanne était sincère ou s'il plaisantait.

Il cita également une autre phrase sibylline de Cézanne à G. Geoffroy : «Vous vous appuyez sur Clemenceau, moi sur Rome»!

Notre hôte était plein d'entrain et voulut nous montrer sa splendide collection de tableaux au premier étage de la maison d'habitation. Dans son cabinet de toilette étaient au mur le nègre Scipion, au pantalon bleu, de Cézanne; Monet, à dix-huit ans, par Déodat de Séverac et dans un coin une petite peinture représentant Monet en uniforme des chasseurs d'Afrique (voir page 32); une aquarelle de Boudin; «La pluie» de Caillebotte ainsi que plusieurs autres toiles et des petits paysages au pastel par Monet.

Dans sa chambre à coucher, tous les murs étaient couverts de tableaux. Je comptai onze Cézanne! quatre Manet. Par Renoir : les deux portraits de Claude et de Mme Monet, «Mme Monet lisant Le Figaro », une «Algérienne», la « Casbah», et deux études de nus; un Degas; des Jongkind; un Corot; les portraits par Sargent de Monet, l'un poignant dans son bateau-atelier et l'autre en béret basque avec le tableau de la « côte de Monaco » comme fond.

Et j'en oublie (n'ayant pris des notes que lorsque Monet ne me voyait pas)! Cependant, je remarquai qu'il n'y avait aucun Gauguin, aucun Van Gogh. Monet était un travailleur acharné, beaucoup de ses lettres en témoignent:

« Château de la Pinède (1888) près Antibes

Mon cher Ami, (Paul Helleu)

Voilà bien longtemps que je veux vous écrire mais vous savez que je travaille à outrance et le soir venu je n'ai plus le courage d'écrire. Je ne pensais pas du reste être si longtemps ici, je n'en finis plus avec mes toiles; plus je vais, plus je cherche l'impossible et plus je me sens impuissant. Je ne sais si ce que je rapporterai est bien ou mal à force de lutter avec l'admirable soleil je ne sais plus où j'en suis et vous, avez-vous beaucoup travaillé ?

J'espère que oui et que cette fois-ci vous aurez de belles choses à notre exposition, etc, » Claude Monet

« Mon cher Helleu, 19 avril 1893

Je suis rentré enfin à Giverny où je me repose, j'ai travaillé comme jamais, mais j'ai tant de peine aujourd'hui à arriver à ce que je voudrais. Enfin je suis moins mécontent que l'an dernier et je crois que quelques-unes de mes cathédrales peuvent «aller» et «je serai très curieux de voir votre intérieur de cathédrale (il s'agit de l'intérieur de Notre -Dame de Paris exposé au Salon de 1893 et remarqué par Gustave Geoffroy qui lui consacre une critique très élogieuse) ce doit être très bien, etc. Claude Monet»

La si gentille Blanche Monet, véritable ange gardien de celui qui était son beau-père à double titre, me raconta, après la mort de Monet, une anecdote que je crois peu connue. Un jour, Sacha Guitry, après un de ses derniers mariages, arrive chez Monet et lui demande s'il veut connaître sa nouvelle femme! Monet répond: « Je n'y tiens vraiment pas!» Guitry observa cette consigne et ne retourna jamais à Giverny.

NOTES

Degas voulait absolument que Paul Helleu (1859-1927) expose à la VIIIe exposition du groupe impressionniste en 1886. Mais Claude Monet, très lié avec Paul Helleu, l'en empêche, car il refusait lui-même d'y exposer cette année-là, Gauguin, qu'il n'aimait pas, devant y montrer de ses oeuvres.

Paul Helleu ayant été, au début de 1924, voir une exposition, s'aperçoit qu'un tableau de Monet est accroché à l'envers! Il le fait mettre à l'endroit. Monet le remercie en janvier:« d'avoir fait remettre la toile placée à l'envers, c'est plutôt comique mais pas la première fois! etc. Claude Monet. »